

CAMILLA LÄCKBERG

La faiseuse d'anges

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Pâques 1974. Sur l'île de Valö, aux abords de Fjällbacka, une famille disparaît sans laisser de trace. La table est soigneusement dressée pour le repas de fête, mais tout le monde s'est volatilisé. Seule la petite Ebba, âgée d'un an, erre, en pleurs, dans la maison abandonnée. L'énigme de cette disparition ne sera jamais résolue.

Trente ans plus tard, Ebba revient sur l'île et s'installe dans la maison familiale avec son mari. Accablés par le deuil et la culpabilité après le décès de leur fils, ils nourrissent l'espoir de pouvoir y reconstruire leur vie, loin du lieu du drame. Mais à peine se sont-ils installés qu'ils sont victimes d'une tentative d'incendie criminel. Et lorsqu'ils commencent à ôter le plancher de la salle à manger, ils découvrent du sang coagulé. C'est le début d'une série d'événements troublants qui semblent vouloir leur rappeler qu'on n'enterre pas le passé.

De son côté, Erica s'était depuis longtemps intéressée à l'affaire de la mystérieuse disparition sur l'île. Apprenant le retour de la seule survivante, elle se replonge aussitôt dans le dossier. Elle n'imaginait pas que l'affaire était si complexe. Elle n'imaginait pas que tout avait commencé il y a plus d'un siècle avec une faiseuse d'anges. Elle n'imaginait pas que les secrets familiaux allaient mettre en péril l'une des personnes les plus importantes de sa vie.

CAMILLA LÄCKBERG

Née en 1974, Camilla Läckberg est l'auteur d'une série de romans policiers mettant en scène le personnage d'Erica Falck. Ses ouvrages caracolent tous en tête des ventes en Suède comme à l'étranger. Dans la collection "Actes noirs" ont déjà paru La Princesse des glaces (2008), Le Prédicateur (2009), Le Tailleur de pierre (2009), L'Oiseau de mauvais augure (2010), L'Enfant allemand (2011), La Sirène (2012) et Le Gardien de phare (2013).

DU MÊME AUTEUR

LA PRINCESSE DES GLACES, Actes Sud, 2008 ; Babel noir n° 61.
LE PRÉDICATEUR, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 85.
LE TAILLEUR DE PIERRE, Actes Sud, 2009 ; Babel noir n° 92.
L'OISEAU DE MAUVAIS AUGURE, Actes Sud, 2010 ; Babel noir n° 111.
L'ENFANT ALLEMAND, Actes Sud, 2011.
CYANURE, Actes Sud, 2011 ; Babel noir n° 71.
SUPER-CHARLIE, Actes Sud Junior, 2012.
À TABLE AVEC CAMILLA LÄCKBERG, Actes Sud, 2012.
LA SIRÈNE, Actes Sud, 2012.
LE GARDIEN DE PHARE, Actes Sud, 2013.
SUPER-CHARLIE ET LE VOLEUR DE DOUDOU, Actes Sud Junior, 2013.

Photographie de couverture : © Mira Nedyalkova

Titre original :
Ånglamakerskan
Éditeur original :
Bokförlaget Forum, Stockholm
© Camilla Läckberg, 2011
publié avec l'accord de Nordin Agency, Suède

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-03493-1

CAMILLA LÄCKBERG

La faiseuse d'anges

roman traduit du suédois
par Lena Grumbach

ACTES SUD

*Si un seul homme peut exprimer autant de haine,
imaginez combien d'amour nous pouvons exprimer ensemble.*

Ils s'étaient imaginé pouvoir surmonter le deuil en se lançant dans les travaux de rénovation. Ni l'un ni l'autre n'était sûr que ce soit une très bonne idée, mais ils n'avaient pas beaucoup d'autres options. À part abandonner et se laisser lentement déperir.

Ebba fit danser le racloir sur la façade de la maison. La peinture s'enlevait facilement. Déjà sérieusement écaillée, il suffisait d'un petit coup de pouce pour qu'elle s'en aille. Le soleil brûlant de juillet la faisait transpirer, la sueur collait sa frange sur son front et son bras la faisait souffrir à force de répéter le même va-et-vient pour le troisième jour consécutif. Mais la douleur physique l'aidait à oublier la douleur dans son cœur, et elle l'accueillait avec gratitude.

Elle se retourna et observa Melker qui sciait des planches sur le gazon devant la maison. Il dut sentir son regard, car il s'arrêta un instant, leva la tête et lui fit un petit signe de la main, comme à une connaissance qu'on salue en passant. Ebba sentit sa propre main faire le même geste maladroit.

Plus de six mois s'étaient écoulés depuis le drame, et ils ne savaient toujours pas comment se comporter l'un avec l'autre. Tous les soirs, ils se tournaient le dos quand ils se couchaient dans le lit conjugal, redoutant un contact involontaire qui aurait pu déclencher une situation ingérable. Comme si le chagrin les remplissait à tel point qu'il n'y avait de place pour aucun autre sentiment. Pas d'amour, pas de chaleur, pas de compassion.

La faute restait suspendue entre eux, lourde et inexprimée. Tout aurait été plus simple s'ils avaient pu la définir et

déterminer à qui elle incombait. Mais elle passait de l'un à l'autre, changeait de taille et de forme et modifiait sans cesse son angle d'attaque.

Ebba se remit au travail. Sous ses mains, des plaques entières de peinture blanche se détachaient de la façade, et le bois apparaissait. Elle caressa les planches avec sa main libre. De toute évidence, cette maison possédait une âme. Leur pavillon mitoyen à Göteborg était pratiquement neuf quand ils l'avaient acheté. À l'époque elle avait adoré son aspect brillant et rutilant, sans la moindre éraflure. Aujourd'hui, le neuf n'était qu'un rappel de ce qui avait été, et cette vieille maison avec tous ses défauts semblait plus en accord avec son état d'esprit. Elle se reconnaissait dans le toit et ses fuites d'eau, dans la chaudière qu'il fallait régulièrement redémarrer à grands coups de pied et dans les fenêtres à courants d'air qui interdisaient de poser une bougie sur leur bord sans qu'elle soit soufflée. Dans son cœur aussi il y avait des courants d'air et des fuites d'eau. Et les bougies qu'elle essayait d'allumer étaient implacablement éteintes.

Peut-être son âme pourrait-elle guérir ici, sur Valö. Elle ne conservait pas de souvenir de l'endroit, pourtant c'était comme si l'île et elle se retrouvaient. Valö était située juste en face de Fjällbacka. En descendant vers l'embarcadère, elle pouvait voir la petite localité s'étendre de l'autre côté du bras de mer. Devant la paroi rocheuse escarpée, les petites maisons blanches et les cabanes rouges de pêcheur formaient comme un collier de perles. C'était tellement beau que ça lui faisait presque mal.

La sueur coulait dans ses yeux et les irritait. Elle s'essuya le visage avec le bas de son tee-shirt, plissa les paupières vers le soleil. Dans le ciel, les mouettes tournoyaient et s'interpellaient bruyamment, leurs cris se mêlaient au vrombissement des bateaux à moteur qui sillonnaient l'archipel. Elle ferma les paupières et se laissa emporter par les bruits. Loin d'elle-même, loin de...

— Ça te dit, une petite trempette? On a besoin de faire une pause.

La voix de Melker perça l'écran sonore et la fit tressaillir. Confuse, elle secoua la tête, puis acquiesça.

— Oui, c'est une bonne idée, dit-elle et elle descendit de l'échafaudage.

Leurs maillots de bain séchaient à l'arrière de la maison et elle se débarrassa de ses vêtements de travail trempés de sueur pour enfiler son bikini.

Melker, plus rapide qu'elle, l'attendait avec une certaine impatience.

— Alors, on y va ?

Il la précéda pour descendre à la plage. L'île était assez grande et moins aride que la plupart des îlots de l'archipel du Bohuslän. Le sentier étant bordé d'arbres touffus et de hautes herbes, elle frappait vigoureusement le sol du pied en marchant. Sa peur des serpents était solidement ancrée et avait été ranimée quelques jours auparavant quand ils avaient aperçu une vipère qui prenait le soleil sur une dalle.

Le petit chemin devenait plus pentu à l'approche de l'eau, et Ebba se demanda combien de pieds d'enfant l'avaient foulé au fil des ans. On continuait d'appeler cet endroit "la colo", bien qu'il n'y ait pas eu de colonie de vacances ici depuis les années 1930.

— Attention ! lui lança Melker en montrant quelques grosses racines à fleur de terre.

Sa sollicitude, qui aurait dû l'émouvoir, lui parut étouffante, et elle enjamba les racines en exagérant le geste. Quelques mètres plus loin, elle sentit du sable rugueux sous ses pieds. Les vagues frappaient la longue plage. Elle balança la serviette par terre et partit tout droit dans l'eau salée. Des filaments d'algues caressèrent ses jambes et le froid soudain lui coupa la respiration, mais bientôt elle jouit de la fraîcheur de l'eau. Derrière elle, elle entendit Melker l'appeler. Elle fit semblant de ne pas l'entendre et continua d'avancer. Quand elle ne sentit plus le fond, elle se mit à nager et arriva après quelques brasses à la petite plate-forme de baignade ancrée non loin du rivage.

— Ebba !

Melker l'appelait depuis la plage, mais elle l'ignora à nouveau et saisit l'échelle du ponton flottant. Elle avait besoin de passer un instant seule. Si elle s'allongeait et fermait les yeux, elle pourrait faire semblant d'être une naufragée au milieu de l'océan. Seule. Sans avoir à tenir compte de quelqu'un d'autre.

Elle entendit le clapotis d'un nageur. La plate-forme tangua quand Melker y monta, et elle serra plus fort ses paupières pour l'exclure encore un petit moment. Elle aurait voulu avoir un instant rien qu'à elle, vraiment toute seule. Et non cette situation intenable : Melker et elle, ensemble mais seuls. À contre-cœur, elle rouvrit les yeux.

Erica était assise à la table du salon. Autour d'elle on aurait dit qu'une bombe de jouets avait explosé. Voitures, poupées, peluches et déguisements jetés pêle-mêle. Trois enfants, tous âgés de moins de quatre ans, contribuaient à donner cette allure à leur foyer la plupart du temps. Mais comme d'habitude quand elle avait un instant libre, elle avait donné la priorité à son écriture aux dépens du rangement.

En entendant la porte d'entrée s'ouvrir, elle leva les yeux de l'ordinateur et aperçut son mari.

— Salut, qu'est-ce que tu fais là ? Tu ne devais pas aller voir Kristina ?

— Elle n'était pas là. Évidemment, j'aurais dû l'appeler avant, dit Patrik en se débarrassant de ses Crocs.

— Tu es obligé de mettre ces trucs-là ? Et de conduire avec ?

Erica regarda les sabots détestables, qui par-dessus le marché étaient vert fluo. Sa sœur Anna les avait offerts à Patrik pour rire et maintenant il refusait d'utiliser d'autres chaussures.

Il vint l'embrasser avant de rejoindre la cuisine.

— Ils sont trop confortables. Au fait, ton éditeur t'a appelée ? Ça devait être vraiment urgent, pour qu'ils passent par moi.

— Ils me proposent d'aller à la Foire du livre cette année comme promis. Je n'arrive pas à me décider.

— Bien sûr que tu vas y aller. Je m'occuperai des enfants ce week-end-là, j'ai déjà posé mes congés.

— Merci, dit Erica.

En réalité, elle s'en voulut de se sentir reconnaissante envers son mari. Quand son travail de policier le réclamait dans la minute, ou quand des fêtes et des soirées étaient ruinées parce que le boulot ne pouvait pas attendre, c'était elle qui se mobilisait. Elle aimait Patrik par-dessus tout, mais parfois elle avait

l'impression qu'il ne songeait pas une seconde au fait qu'elle se chargeait de pratiquement tout à la maison. Y compris des enfants. Elle aussi, elle avait une carrière, assez honorable qui plus est.

Souvent on lui disait que ça devait être formidable de gagner sa vie en tant qu'auteur. De disposer librement de son temps et d'être son propre chef. Chaque fois, cela l'agaçait au plus haut point. Même si elle adorait son travail et comprenait parfaitement la chance qu'elle avait, la réalité était tout autre. Pour elle, liberté n'était pas un mot qui rimait avec auteur. Au contraire, un projet de livre pouvait englober tout son temps et toutes ses pensées vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept. Parfois elle envoyait ceux qui partaient au boulot le matin, travaillaient pendant huit heures, puis rentraient chez eux le soir, libres comme l'air. Elle n'arrivait jamais à se déconnecter de son travail, et le succès entraînait des exigences et des attentes qu'il fallait conjuguer avec la vie de maman de trois petits enfants.

Il était en outre difficile de soutenir que son travail était plus important que celui de Patrik. Lui, il protégeait les gens, élucidait des crimes et contribuait au bon fonctionnement de la société. Elle, elle écrivait des livres que les gens lisaient pour se divertir. La plupart du temps, elle comprenait et acceptait de tirer la plus courte paille, mais parfois cela lui donnait envie de se cabrer et de hurler dans le vide.

Avec un soupir, elle se leva et suivit son mari dans la cuisine.

— Ils font la sieste ? demanda Patrik.

Il sortit de quoi se préparer sa tartine de prédilection : pain croquant, beurre, *kaviar** et fromage. Erica eut un frisson de dégoût en pensant qu'il allait ensuite la tremper dans du chocolat chaud.

— Oui, une fois n'est pas coutume. Mais j'ai réussi à les mettre au lit tous en même temps cette fois. Ils ont joué comme des fous toute la matinée, du coup ils étaient complètement claqués, tous les trois.

* Pâte d'œufs de cabillaud salés et/ou fumés, présentée en tube, une des garnitures pour tartines les plus appréciées en Suède. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— Bien, dit Patrik en s’installant à table pour manger.

Erica retourna dans le salon pour avoir le temps d’écrire encore un peu avant que les enfants se réveillent. Des moments volés. Elle ne pouvait compter que sur ça.

Dans son rêve, il y a le feu. Les yeux fous de terreur, Vincent appuie le nez contre une vitre. Derrière lui, elle voit des flammes s’élever de plus en plus haut. Elles s’approchent de lui, roussissent ses boucles blondes, et il hurle sans un bruit. Elle veut se jeter contre la vitre, la briser et sauver Vincent des flammes qui menacent de le dévorer. Mais elle a beau essayer, son corps refuse de lui obéir.

Puis elle entend la voix de Melker, accusatrice. Il la hait parce qu’elle ne fait rien pour sauver Vincent, parce qu’elle reste là, à le regarder brûler vif.

— Ebba! Ebba!

On la secouait par les épaules et on la forçait à s’asseoir. Lentement le rêve s’estompait. Elle aurait voulu le retenir, se jeter dans le brasier pour sentir un instant le petit corps de Vincent dans ses bras avant qu’ils meurent tous les deux.

— Réveille-toi! Il y a le feu!

D’un coup, elle fut entièrement réveillée. L’odeur de fumée lui piqua les narines et la fit tousser à s’en arracher la gorge. En ouvrant les yeux, elle vit la fumée jaillir par la porte ouverte.

— Il faut qu’on sorte! cria Melker. Mets-toi par terre et rampe sous la fumée. J’arrive. Je vais d’abord voir si je peux éteindre le feu.

Ebba trébucha hors du lit et s’effondra par terre. Elle sentit la chaleur du plancher contre sa joue. Ses poumons brûlaient et elle se sentait incroyablement fatiguée. Comment aurait-elle la force d’aller où que ce soit? Elle eut envie de s’abandonner au sommeil et ferma les yeux. Une lourde somnolence envahit son corps. Se reposer ici. Juste dormir un instant.

— Lève-toi! Il faut que tu te lèves!

La voix de Melker était aiguë et Ebba sortit de sa torpeur. D’habitude, il n’avait jamais peur. Il la tira brutalement par le bras et l’aida à se mettre à quatre pattes.

De mauvaise grâce, elle commença à bouger ses mains et ses genoux. La peur avait trouvé un écho en elle aussi. À chaque respiration elle sentait la fumée entrer dans ses poumons, tel un insidieux poison. Mourir sous l'effet de la fumée, pourquoi pas, mais par le feu, non. L'idée de sa peau brûlant suffit à la faire accélérer et ramper hors de la chambre.

Subitement, tout devint confus. Elle aurait dû savoir dans quelle direction se trouvait l'escalier, mais c'était comme si son cerveau ne fonctionnait plus. Devant elle il n'y avait qu'un brouillard compact gris-noir. Prise de panique, elle se mit à avancer tout droit pour ne pas rester coincée dans la fumée.

Au moment où elle arriva devant l'escalier, Melker passa en courant, un extincteur dans les mains. Il dévala l'escalier à toute vitesse et Ebba le regarda. Exactement comme dans son rêve. Comme si son corps ne voulait plus lui obéir. Ses membres refusaient de bouger, elle restait clouée au sol, impuissante, pendant que les quintes de toux se succédaient. Les larmes coulaient de ses yeux, et ses pensées allèrent vers Melker, mais elle n'eut pas la force de s'inquiéter pour lui.

Encore une fois, elle fut tentée d'abandonner. De disparaître, d'être débarrassée du deuil qui déchirait son corps et son esprit. Sa vue commença à se brouiller, elle s'allongea tout doucement, la tête posée sur ses bras, puis ferma les yeux. Autour d'elle, tout était doux et chaud. La torpeur la remplit de nouveau, si bienveillante, prête à l'accueillir et à la régénérer.

— Ebba! cria Melker en la tirant par le bras.

Elle lui résista. Elle voulait continuer son voyage vers ce lieu calme et agréable qui l'attendait. Puis elle sentit un coup au visage, une gifle cuisante sur sa joue, et, tout ébranlée, elle leva la tête vers Melker. Son regard était à la fois inquiet et furieux.

— J'ai éteint le feu. Mais on ne peut pas rester là.

Il fit un geste pour la relever, mais elle se défendit. Il l'avait privée de la seule possibilité de repos qu'elle avait eue depuis longtemps, et elle se mit à tambouriner avec rage sur sa poitrine. C'était bon de laisser libre cours à toute la colère et toute la déception, et elle frappa de toutes ses forces jusqu'à ce qu'il réussisse à saisir ses poignets. Les tenant fermement, il l'attira tout près de lui, plaqua son visage contre sa poitrine, la tint

serrée dans ses bras. Elle entendit les battements accélérés de son cœur et se mit à pleurer. Puis elle se laissa faire. Il la porta dehors et quand l'air frais de la nuit remplit ses poumons, elle déclara forfait et retomba dans la somnolence.

FJÄLLBACKA 1908

Ils arrivèrent tôt le matin. Mère était déjà debout avec les petits tandis que Dagmar profitait de la chaleur du lit. C'était ça, la différence entre la vraie enfant de maman et l'un des bâtards dont elle s'occupait. Dagmar était spéciale.

— *Qu'est-ce qu'il se passe? cria père depuis la chambre.*

Ils avaient été réveillés par un tambourinement insistant sur la porte.

— *Ouvrez! C'est la police!*

Apparemment, les visiteurs étaient à bout de patience, car la porte s'ouvrit brutalement et un homme en uniforme de police se rua dans la maison.

Effrayée, Dagmar se dressa dans son lit et essaya de se couvrir avec la courtepointe. Père arriva dans la cuisine en boutonnant maladroitement son pantalon. Sa cage thoracique était creuse sous de rares touffes de poils gris.

— *La police? Laissez-moi enfiler ma chemise, et après on verra. Il doit y avoir une erreur. Chez nous, vous ne trouverez que des gens respectables.*

— *C'est bien ici qu'habite Helga Svensson? demanda l'agent de police.*

Deux autres hommes se tenaient derrière lui. Ils durent se serrer, car la cuisine était petite et pleine de lits. Ces temps-ci, ils avaient cinq petits enfants dans la maison.

— *Je m'appelle Albert Svensson, et Helga est mon épouse.*

Père avait réussi à mettre sa chemise et se tenait à présent bien droit, les bras croisés sur la poitrine.

— *Où est-elle?*

La voix du policier était sans concession. Dagmar vit la ride d'inquiétude qui s'était formée entre les yeux de père. Si prompt à se faire du mauvais sang, disait toujours mère. Une petite nature aux nerfs fragiles.

— Mère est dans le jardin derrière la maison. Avec les petits, dit Dagmar, et les policiers ne semblèrent la remarquer qu'à cet instant.

— Merci, répondit celui qui semblait être le chef, puis il pivota sur ses talons.

Père lui emboîta le pas.

— Vous ne pouvez pas vous introduire ainsi chez des gens honnêtes. Vous effrayez tout le monde. Expliquez-nous au moins de quoi il s'agit.

Dagmar rejeta la couverture, posa ses pieds sur le sol froid de la cuisine et se précipita à leur suite, vêtue de sa seule chemise de nuit. Au coin de la maison, elle s'arrêta net. Deux des policiers tenaient fermement mère par les bras. Elle se débattait et les hommes avaient du mal à la maîtriser. Les mouflets criaient et, dans le tumulte, le linge que mère était en train d'étendre fut arraché.

— Mère! cria Dagmar en se précipitant vers elle.

Elle se jeta sur la jambe d'un des agents de police et lui mordit la cuisse de toutes ses forces. Il hurla, lâcha la femme, et se retourna pour donner une gifle retentissante à Dagmar qui l'envoya rouler par terre. Elle resta dans l'herbe, éberluée, et frotta sa joue brûlante. De toute sa vie, personne ne l'avait tapée et elle avait pourtant huit ans. Certes, sa mère corrigeait les petits, mais elle n'avait jamais levé la main sur Dagmar. Et du coup, père n'osait pas s'y risquer non plus.

— Qu'est-ce que vous faites? Vous frappez ma fille? dit mère en lançant des coups de pied furibonds en direction des hommes.

— Ce n'est rien à côté de ce qui nous amène ici, répliqua le policier en saisissant de nouveau le bras d'Helga. Vous êtes soupçonnée d'infanticide et nous avons l'autorisation de fouiller votre maison. Et, croyez-moi, nous allons la ratisser de fond en comble.

Dagmar vit mère s'affaïsser. Sa joue brûlait toujours comme du feu et son cœur cognait fort dans sa poitrine. Tout autour d'eux, les petits hurlaient comme si le jour du Jugement dernier était arrivé.

Ce qui était peut-être le cas. Car même si Dagmar ne comprenait pas ce qui se passait, la mine de sa mère lui apprit que leur monde venait de s'écrouler.

— Patrik, tu peux te rendre à Valö? On vient de nous signaler un incendie, *a priori* d'origine criminelle.

— Quoi? Pardon? Tu peux répéter?

Patrik était déjà en train de sortir du lit. Il coinça le téléphone entre l'oreille et l'épaule tout en attrapant son jeans. Encore étourdi de sommeil, il regarda l'heure. Sept heures et quart. Une brève seconde il se demanda ce qu'Annika faisait au commissariat si tôt.

— Je te dis qu'il y a eu un incendie sur Valö, dit Annika avec beaucoup de patience. Les pompiers y sont allés tôt ce matin, ils pensent que c'est un incendie criminel.

— Où sur Valö?

À côté de lui, Erica se retourna.

— Qu'est-ce qu'il se passe? marmonna-t-elle.

— C'est le boulot. Il faut que j'aille à Valö, chuchota-t-il, pour ne pas réveiller les jumeaux qui dormaient encore, ce qui était plutôt rare.

— À l'ancienne colonie de vacances, répondit Annika au bout du fil.

— D'accord. Je prends le bateau et j'y vais. J'appelle Martin, c'est bien lui qui fait équipe avec moi aujourd'hui?

— Oui, c'est ça. On se voit tout à l'heure au poste.

Patrik raccrocha et enfila un tee-shirt.

— Qu'est-ce qu'il s'est passé? demanda Erica en se dressant dans le lit.

— Les pompiers pensent que quelqu'un a mis le feu à la vieille colo sur Valö.

— La colo? On a essayé de l'incendier?!

— Je te promets de tout te raconter après, sourit Patrik. Je sais que Valö, c'est ton petit projet personnel.

— C'est incroyable, comme coïncidence! Qu'on mette le feu à la maison juste au moment où Ebba y revient.

Patrik secoua la tête. Il savait d'expérience que sa femme aimait se mêler de ce qui ne la regardait pas, qu'elle s'emportait et tirait des conclusions souvent aberrantes. Parfois elle avait raison, il devait bien l'admettre, mais elle avait aussi l'art d'embrouiller les choses.

— Annika a juste dit qu'ils suspectent un incendie criminel. C'est tout ce qu'on sait, et ça demande évidemment à être vérifié.

— Non mais quand même, objecta Erica. C'est bizarre que ça arrive juste maintenant. Je peux pas venir avec toi? De toute façon, je voulais y aller pour discuter un peu avec Ebba.

— Et qui va s'occuper des enfants, à ton avis? Maja est encore trop petite pour préparer les biberons de ses frères, tu ne crois pas?

Il embrassa Erica sur la joue avant de dévaler l'escalier. Derrière lui, il entendit les jumeaux se mettre à crier comme sur commande.

Patrik et Martin échangèrent peu de mots sur le trajet de Valö. La possibilité que l'incendie soit d'origine criminelle était aussi effrayante qu'incompréhensible et à l'approche de l'île, à la vue de ce cadre naturel idyllique, l'idée leur parut encore plus irréaliste.

— Comme c'est beau! s'exclama Martin quand ils montèrent le sentier après avoir amarré le bateau à l'embarcadère.

— Mais tu es déjà venu, non? dit Patrik sans se retourner. Au moins à Noël, cette fameuse fois?

Martin se contenta de marmonner une réponse. Il n'avait pas trop envie de se rappeler le Noël funeste où il avait été mêlé à un drame familial sur l'île.

Une grande pelouse s'ouvrait devant eux; ils firent une pause et balayèrent le panorama du regard.

— J’ai plein de bons souvenirs d’ici, dit Patrik. On venait avec l’école chaque année, j’ai fait un stage de voile aussi un été. Je peux te dire que j’en ai shooté, des ballons, sur ce gazon. Et joué au *brännboll** aussi.

— Bien sûr, on est tous venus faire des stages ici. Mais les gens préfèrent continuer à dire “la colo”.

Patrik haussa les épaules tandis qu’ils poursuivaient vers la maison d’un bon pas.

— On ne change pas les vieilles habitudes, et puis c’est sans doute plus pratique comme ça. Après tout, l’épisode de l’internat n’a pas duré bien longtemps, et on n’avait pas non plus envie d’utiliser le nom de ce von Schlesinger qui habitait là avant.

— Ah, ce vieux fou ! Qui n’a pas entendu parler de lui ? dit Martin, puis il poussa un juron quand il se prit une branche en pleine figure. C’est qui maintenant, le propriétaire ?

— Le couple qui y habite, je suppose. Après les événements de 1974, c’est la commune qui a géré le lieu, d’après ce que je sais. La maison a été laissée à l’abandon, c’est dommage, mais on dirait qu’ils sont en train de la rénover.

Martin regarda la grande bâtisse, dont la façade était entièrement couverte d’échafaudages.

— Ça pourrait devenir très sympa, ce coin. Espérons que le feu n’a pas fait trop de dégâts.

Ils continuèrent jusqu’à l’escalier en pierre qui menait à la porte d’entrée. Tout paraissait calme, quelques hommes du corps de pompiers volontaires de Fjällbacka ramassaient leurs affaires. Ils devaient transpirer des litres dans leurs épaisses tenues d’intervention. La chaleur était déjà pénible, malgré l’heure matinale.

— Bonjour !

Le capitaine des pompiers, Östen Ronander, vint les accueillir en les saluant d’un petit signe de la tête. Ses mains étaient noires de suie.

— Salut Östen. Qu’est-ce qu’il s’est passé ? Annika m’a dit que vous soupçonnez un incendie criminel.

* Sorte de baseball simplifié.

— Oui, ça m'en a tout l'air. Mais on n'est pas trop qualifiés pour en juger d'un point de vue technique. J'espère que Torbjörn est en route.

— Je l'ai appelé avant de venir et il devrait être là avec son équipe d'ici... Patrik regarda sa montre. D'ici une trentaine de minutes.

— Tant mieux. Vous voulez jeter un coup d'œil en attendant? On a essayé de ne rien abîmer. Le propriétaire avait déjà éteint le feu avec l'extincteur quand on est arrivés, et on s'est juste assurés qu'il n'y avait pas de foyers qui couvent. On ne pouvait pas faire grand-chose de plus. Là, vous voyez?

Östen montra le vestibule. Devant la porte, les flammes avaient brûlé le plancher, on voyait des traces bizarres et irrégulières.

— Un liquide inflammable, non? demanda Martin, et Östen hocha la tête.

— Je dirais qu'on a fait couler le produit sous la porte avant d'allumer. À en juger par l'odeur, c'est probablement de l'essence, mais ça, Torbjörn et ses hommes nous le confirmeront.

— Où sont les occupants?

— Derrière la maison, ils attendent les ambulanciers qui ont été retardés par un accident de la route. Ils semblaient sous le choc et je me suis dit qu'ils avaient besoin de rester au calme. De toute façon, il valait mieux qu'ils ne traînent pas par là avant que vous ayez pu récolter des preuves.

— Bien vu, dit Patrik avec une tape sur l'épaule d'Östen, puis il se tourna vers Martin. On va leur parler?

Sans attendre la réponse, il se dirigea vers l'arrière de la maison où il découvrit une sorte de terrasse avec des meubles de jardin. Vieux et usés, ils avaient apparemment été exposés aux intempéries pendant de nombreuses années. Un couple de trentenaires était installé autour de la table, l'air perdu. Quand l'homme les aperçut, il se leva et vint à leur rencontre, la main tendue. Elle était dure et calleuse comme si elle avait manié des outils depuis toujours.

— Melker Stark.

Patrik et Martin se présentèrent.

— On n’y comprend rien. Les pompiers ont parlé d’incendie criminel?

La femme de Melker avait suivi son mari. Elle était petite et menue – bien que Patrik ne soit pas particulièrement grand, elle ne lui arrivait qu’à l’épaule. Elle avait l’air fragile et vulnérable, et elle frissonna malgré la chaleur.

— Ce n’est pas forcément ça. Nous n’en savons rien pour l’instant, dit Patrik pour la calmer.

— Je vous présente Ebba, ma femme, dit Melker et il passa sa main sur son visage avec un geste las.

— On peut s’asseoir? demanda Martin. On aimerait en apprendre un peu plus sur ce qui s’est passé.

— Oui, bien sûr, allons nous installer là-bas, dit Melker en montrant les meubles de jardin.

— Qui a découvert l’incendie?

Melker avait une tache sombre sur le front et ses mains étaient couvertes de suie, comme celles du chef des pompiers. Il sembla se rendre compte maintenant seulement qu’elles étaient sales, et il essuya lentement ses paumes contre son jeans avant de répondre.

— C’est moi. Je me suis réveillé et j’ai senti une odeur bizarre. Très vite j’ai compris qu’il y avait le feu en bas et j’ai essayé de réveiller Ebba. Ce n’était pas facile, elle dormait à poings fermés, mais j’ai finalement réussi à la faire sortir du lit. J’ai couru chercher l’extincteur, je n’avais que ça en tête : éteindre le feu.

Melker parlait si vite qu’il n’arrivait plus à respirer et il dut se taire un instant pour reprendre son souffle.

— J’ai cru que j’allais mourir. J’en étais même certaine, dit Ebba en tripotant le bord de ses ongles, et Patrik la regarda avec compassion.

— J’ai attrapé l’extincteur et aspergé les flammes dans le vestibule comme un fou, poursuivit Melker. Au début, j’ai trouvé que ça n’avait pas beaucoup d’effet, mais j’ai continué à projeter de la mousse partout et d’un coup le feu s’est éteint. Mais la fumée est restée, il y en avait partout.

De nouveau, il respira fort.

— Pourquoi quelqu’un ferait ça, je ne comprends pas...

Ebba semblait absente et Patrik fut enclin à donner raison à Östen : elle était en état de choc. Cela expliquerait aussi pourquoi elle tremblait de tout son corps. Quand le personnel soignant arriverait, ils devraient examiner Ebba en premier et s'assurer que ni elle ni son mari n'ait été intoxiqué par la fumée. Les gens ignoraient en général que la fumée est beaucoup plus dangereuse que le feu lui-même. Les conséquences d'une trop forte inhalation pouvaient ne se révéler qu'au bout d'un certain temps.

— Pourquoi croyez-vous que c'est un incendie criminel? demanda Melker.

Il se frotta de nouveau le visage et Patrik se dit qu'il lui manquait sûrement plusieurs heures de sommeil.

— Comme je l'ai dit, nous ne sommes sûrs de rien pour l'instant, répondit-il en hésitant. Certains signes l'indiquent, mais je préfère ne pas trop m'avancer avant la confirmation des techniciens. Vous n'avez pas entendu des bruits suspects plus tôt dans la nuit?

— Non, comme je vous l'ai dit, je dormais, c'est le feu qui m'a réveillé.

Patrik hocha la tête en direction d'une maison proche.

— Vos voisins sont là? Est-ce qu'ils ont pu voir si un étranger rôdait par ici?

— Ils sont en vacances, il n'y a que nous sur cette partie de l'île.

— Pensez-vous à quelqu'un qui pourrait vous vouloir du mal? ajouta Martin.

Il laissait souvent Patrik mener les interrogatoires, mais il écoutait toujours attentivement et observait les réactions des gens, ce qui était au moins aussi important que de poser les bonnes questions.

— Non, personne à ma connaissance, répondit Ebba en secouant lentement la tête.

— Ça ne fait pas très longtemps qu'on habite ici. Deux mois seulement, dit Melker. C'est la maison des parents d'Ebba, mais elle a été mise en location pendant des années et Ebba n'y était jamais revenue avant. On avait décidé de retaper le lieu et d'en faire quelque chose de bien.

Patrik et Martin échangèrent un rapide regard. L'histoire de cette maison, et par conséquent celle d'Ebba aussi, était connue dans la région, mais ce n'était pas le bon moment pour en parler. Patrik se félicita qu'Erica ne soit pas là. Elle n'aurait pas su tenir sa langue.

— Et avant, où habitiez-vous? demanda Patrik, même s'il pouvait deviner la réponse d'après le fort accent de Melker.

— À Göteborg, *Götlaborg*, tu vois? dit Melker en exagérant sa prononciation, mais sans esquiver le moindre sourire à sa propre plaisanterie.

— Pas de comptes à régler avec quelqu'un?

— On n'est brouillés avec personne, ni à Göteborg ni ailleurs, répondit Melker sur un ton sec.

— Et pour quelle raison avez-vous emménagé ici?

Ebba fixa la table en tripotant la chaîne en argent autour de son cou. Le pendentif représentait un très joli ange.

— Notre fils est mort, dit-elle et elle tira si fort sur l'ange que la chaîne lui entama presque la peau.

— Nous avons besoin de changer d'air, dit Melker. Cette maison a été laissée à l'abandon pendant très longtemps, personne ne s'en est occupé, et nous avons vu ça comme une bonne occasion de tout recommencer. Mes parents tenaient un restaurant, ça m'a paru tout naturel de créer notre propre établissement. Nous allons commencer par proposer des chambres d'hôte, et après on essaiera d'attirer des congrès.

— On dirait qu'il y a beaucoup de travaux à faire.

Patrik regarda la grande maison à la façade blanche et sa peinture qui s'écaillait. Il choisit sciemment de ne pas poser d'autres questions sur le fils décédé. La douleur qu'on lisait sur leur visage était trop grande.

— On n'a pas peur de travailler. On continuera tant qu'on le pourra. Si nos forces s'épuisent, on engagera des bras pour nous aider, mais on aimerait autant en faire l'économie. Ça va être suffisamment difficile comme ça de s'en tirer financièrement.

— On ne peut donc imaginer personne qui vous voudrait du mal, à vous ou à votre activité ici? insista Martin.

— Notre activité? Quelle activité? dit Melker avec un rire ironique. Non, on ne voit vraiment personne. Nous menons

une vie banale. Nous sommes des Suédois tout à fait ordinaires, des citoyens lambda.

Patrik songea un instant à l'histoire personnelle d'Ebba. Peu de citoyens lambda renfermaient, dans leur passé, un si lourd mystère. Depuis des années, les rumeurs et les spéculations les plus folles sur ce qui était arrivé à sa famille allaient bon train à Fjällbacka et ses environs.

— À moins que... dit Melker, mais Ebba ne sembla pas comprendre ce qu'il voulait insinuer, et il la fixa un moment du regard. La seule chose qui me vienne à l'esprit, ce sont les cartes d'anniversaire.

— Les cartes d'anniversaire ? répéta Martin.

— Depuis qu'elle est toute petite, Ebba reçoit chaque année pour son anniversaire une carte signée d'un G. Ses parents adoptifs n'ont jamais réussi à découvrir qui en est l'expéditeur. Elle a continué à les recevoir même après avoir quitté le foyer familial.

— Et Ebba non plus ne sait pas qui ça peut être ? demanda Patrik, avant de se rendre compte qu'il parlait d'elle comme si elle n'était pas là. Il se tourna vers elle et répéta sa question : Vous ne savez pas du tout qui vous envoie ces cartes ?

— Non.

— Et vos parents adoptifs ? Vous êtes sûre qu'ils n'en savent rien ?

— Ils n'en ont aucune idée.

— Ce "G", il n'a jamais pris contact avec vous par un autre moyen ? Ou sous forme de menaces ?

— Non, jamais. N'est-ce pas, Ebba ?

Melker déplaça sa main en direction d'Ebba comme s'il voulait la toucher, puis la laissa retomber sur ses genoux.

Elle secoua la tête.

— Tiens, voilà Torbjörn, dit Martin avec un geste vers le sentier.

— Bien, on vous laisse vous reposer maintenant. Les infirmiers sont en route, et s'ils veulent vous emmener à l'hôpital, suivez leur avis. Il ne faut pas rigoler avec ce genre de choses.

— Merci, dit Melker et il se leva. Prévenez-nous si vous avez du nouveau.

— Bien entendu.

Patrik jeta un dernier coup d'œil soucieux à Ebba. Elle paraissait toujours enfermée dans sa bulle. Il se demanda à quel point la tragédie de son enfance l'avait marquée, puis s'obligea à abandonner là ses spéculations. Il devait se concentrer sur leur travail : démasquer un éventuel incendiaire.